

La musique

Langue morte et musique morte

Yves Préfontaine

Volume 2, numéro 6 (12), novembre-décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Préfontaine, Y. (1960). La musique : langue morte et musique morte. *Liberté*, 2(6), 390–393.

LA MUSIQUE

Langue morte et musique morte

Il nous faudrait des frères Untel à la douzaine et dans tous les domaines. Ils sauveraient peut-être ce qui nous reste de civilisation. Entre autres, il nous faudrait un frère Untel de la musique contemporaine. Nous parlons une langue morte. Nous n'entendons qu'une musique morte. Tout ce qui devrait normalement s'épanouir dans notre jeune-et-beau-grand-pays survit sous le signe accablant de l'agonie.

Ce n'est pas parce que l'une de nos sociétés musicales a présenté il y a deux ou trois ans les quatuors de Bartok que la musique moderne progresse à Montréal. Ce n'est pas parce que les pitoyables "concerts symphoniques" ont osé présenter le "Sacre", une des rares oeuvres audibles de Stravinski, que la musique vivante progresse à Montréal. Nous savons bien que nous sommes culturellement à l'âge des cavernes. Mais l'homme des cavernes, au moins, ne craignait pas les rythmes étranges et les musiques heurtées. Tant que le Beethoven du destin-frappe-à-la-porte et la grenouille Mantovani seront les pôles de notre goût musical, beaucoup de véritables amateurs de musique auront envie de casser la figure à ces gens qui tiennent bien en main le "music business" dans notre métropole.

Le goût musical de notre village culturel, oscille entre le "rock 'n' roll" et Tchaikowski. Les programmes de nos sociétés musicales sont à vomir. J'ai fréquenté parfois quelques-unes de ces sociétés. Maintenant, je reste chez moi et j'écoute mes disques... Montréal est une ville musicalement intenable, comme elle est intenable sur le plan de sa langue et de son architecture. O richesses inépuisables que produit la confrontation de nos deux grandes cultures...

La musique est de tous les arts le moins bien servi à Montréal. Un jeune peintre peut, après maintes tribulations, exposer dans l'une quelconque de nos galeries intéressées à la peinture vivante. Un jeune écrivain trouvera bien à s'éditer malgré la crise actuelle de l'édition. Un jeune sculpteur peut encore découvrir quelque champ vague où déposer ses travaux. Le jeune compositeur local, lui, connaît bien cette figure chère à Webern: le silence. Le même que l'on trouve autour des oeuvres maîtresses de la musique contemporaine, du cinéma actuel, de tout ce qui n'a pas honte de vivre. Car tout commence à ce niveau-là, le plus vital. Le jeune compositeur canadien-français voit son oeuvre jouée une fois. Puis elle tombe lourdement dans le plus malarméen des néants. Non seulement à cause de la carence des critiques, non parce qu'il n'a rien à dire et que les gens n'y verraient que ce rien. Mais à cause de la paresse énorme, à cause de l'ennui congénital de nos "mélomanes" qui vont au concert comme ils vont à la messe, comme ils vont dîner en ville, comme ils se regardent vivre. Avec la plus profonde in-

différence, avec la plus parfaite ignorance de ce que veulent dire ces trois mots: *art de vivre*. Art de vivre qui est art de voir, art de sentir, art d'écouter, art de parler, art de manger, art de boire, *art d'être*...

S'il est un art décourageant à Montréal pour un jeune que tente le langage de son époque, c'est bien la musique. Dernier bastion de notre plat conformisme artistique, le champ musical se meurt sur trois notes: l'incurosité, la peur du risque, l'ignorance épaisse. L'on massacre même avec une ardeur qui dépasse les limites de l'entendement ceux que l'on considère comme "valeurs sûres". Si, ne jouant pas Webern, l'on jouait Bach avec génie, la situation serait tolérable. Or l'on joue généralement Bach de travers et l'on crache sur Webern quand on ne l'ignore pas. Les mêmes ritournelles confortables assaillent le public drogué de nos sociétés musicales. Les mêmes pages opiacées que l'on resasse avec patience. Une patience qui relève de la bêtise plutôt que du sens de l'éternité. Tchaikowski, Rachmaninoff, Schubert, Schuman, dont le fard se dilue sous tant de larmes factices, cet impensable opéra italien qui insulte le 17^e siècle du même pays, cet opéra de braillages et de rimmel, tout cela est en train de tuer ceux qui vont au concert comme l'on va au temple.

En 1960, à Montréal, lorsque Ravel ou Debussy pointe l'oreille dans leurs oeuvres les plus digestibles, le public frémit de malaise. Comme dans les salles de couvent. En 1960, dans la seconde moitié du siècle de l'atome, il m'a fallu me rendre à Stratford, Ontario, (où l'on mange fort mal) pour entendre la première canadienne d'une oeuvre d'Edgard Varèse, le compositeur le plus enraciné dans ce siècle qui est supposé être celui du Canada... (Du Bas ou du Haut?). En 1960, Stratford a réalisé la première canadienne de "Déserts", dans des conditions qui laissaient fort à désirer car l'on ne semblait pas prendre trop au sérieux cette oeuvre qui comprend ("as-t-on idée?") une partie de musique électronique enregistrée sur ruban magnétique. (Chose remarquable, il n'y avait pas un seul représentant des grands journaux canadiens-français... Nous sommes tellement au-dessus de ces choses... Il y avait là pourtant un reporter féminin du "Châtelaine" québécois.)

On ne s'étonne pas de se promener dans des voitures qui font 0-60 en 5 secondes, on ne s'étonne pas de voir des avions atteindre la vitesse de 1800 milles à l'heure, on ne s'étonne pas de savoir que certains engins développés par le génie humain peuvent d'un seul coup détruire la moitié de l'humanité. On s'étonne pourtant d'entendre dire que les compositeurs font de la musique électronique... Mais l'on mange *moderne*, mais l'on s'achète une voiture *moderne*, mais l'on se rase *moderne*, on s'habille *moderne*, on se loge *moderne*, on s'intoxique "modernement" dans tous ces jouets que les maîtres de notre civilisation d'automates créent pour nous divertir, pour concentrer sur des futilités l'énergie que l'homme pourrait mettre ailleurs. Au grand péril des maîtres de notre civilisation d'automates.

Ce que l'on ne peut supporter, c'est la conscience moderne. Tout ce que vous voulez de moderne, mais *surtout pas la conscience*... D'où ce refus de la poésie moderne, de la musique contemporaine, etc. Ce n'est pas

qu'il soit difficile de saisir le sens des moyens modernes d'expression artistique. C'est que, sous toutes ses formes, l'art contemporain, retrouvant le sens profond de sa fonction et dépassant cette longue période de la civilisation occidentale où l'on le considérait comme divertissement, l'art contemporain, musique comprise, porte un message, pose des questions au cœur même de l'être menacé. Et ce message, on le refuse. On préfère l'Ancien Testament à l'Apocalypse. C'est parfois sévère, c'est certainement plus confortable.

L'art contemporain est un miroir cruel, et la plupart, sauf les lucides et les snobs lui préfèrent l'attitude de l'autruche. La tête dans la boue de leurs réfrigérateurs, de leurs télévisions, de leur Schubert, de leur Tchaïkowski. Car il est insupportable de se voir aussi crûment, dans une lumière d'une telle intensité. *Surtout pas la conscience moderne.*

Pour en revenir à Stratford et à Varèse, faut-il croire que Stratford est plus évoluée que les "Festivals de Montréal"? Ces Festivals nous présentaient l'été dernier à leurs concerts: Brahms, Schuman, Mozart, Chopin, Paderewski, Beethoven, Bach (le seul classique, avec les Italiens du XVIII^e siècle, dont on a pas réussi à me déguster). En somme encore, toujours et pour longtemps des "*valeurs sûres*". C'est plus qu'une habitude ou une paresse. C'est un règne. De la musique contemporaine? Point. Ou plutôt si. Ce que l'on appelle musique contemporaine, chez-nous, c'est Debussy, Ravel, Benjamin Britten et comble de l'audace, Prokofieff. Ils étaient au programme des Festivals de Montréal et les organisateurs de ces Festivals ont dû s'endormir avec la satisfaction du devoir accompli en écoutant avec langueur le "Chant d'Amour" de Paderewski. . . Webern, Varèse, Berg, Schoenberg, Dallapiccola, Messiaen, le vrai Bartok, Boulez, Stockhausen? "Connais pas". Ou "fais semblant de ne pas connaître". Tout ce que la musique contemporaine compte de vivant, de dynamique, d'essentiel est étouffé par une sorte de *cléricalisme musical* qui n'est pas près de disparaître si l'on songe qu'on les ignore, ou à peu près, au cœur même du Conservatoire de Musique qui porte bien son nom. . . On y met la musique en conserves.

Le public? Le public s'habituerait à ce qu'on lui servirait si on avait le courage de lui offrir autre chose qu'une musique digérée depuis des siècles. Le public, avec la publicité sur le dos, mange de tout et surtout de ce que je pense. . . Aussi bien faire servir cette publicité à de grandes causes. Avec une publicité bien pensée la musique contemporaine rentrerait dans les mœurs. Ou bien sommes-nous éternellement voués à faire partie d'une minorité un peu maniaque qui écoute Webern et Varèse avec, forcément, des airs de grands prêtres?

Dans la situation actuelle, si vous aimez la musique contemporaine, un bon conseil: procurez-vous un appareil de qualité, ruinez-vous en collectionnant vos disques favoris, écoutez-les en sirotant quelque spirituelle liqueur et vous irez plus loin dans l'aventure sonore que dans n'importe laquelle de ces salles paroissiales qui nous servent de salles de concert.

Il nous faut pourtant rendre hommage à "Musique de notre temps" qui, en quatre concerts et une conférence, a prouvé aux sceptiques que Montréal

possède un public intéressé à la musique contemporaine. Mais cette société, à cause de difficultés financières que l'on devine aisément, ne peut se faire entendre que rarement.

Il nous faut rendre hommage aussi à Maryvonne Kendergy qui, au cours de ses émissions "Festivals européens" rend à la cause de la musique contemporaine chez-nous un service inestimable.

Mais règle générale, nos sociétés musicales officielles ont une mentalité de cadavre. Faut-il croire que nous avons la musique que nous méritons? Comme nous avons la situation économique que nous méritons? Comme nous avons la langue parlée que nous avons voulue?

Faute de prendre de la vie ce qui nous revient, nous finirons par mourir asphyxiés.

Yves PRÉFONTAINE

C'EST EN FORGEANT QU'ON DEVIENT FORGERON

En 1933, je commençais l'exploitation du théâtre Saint-Denis. En fin de cette même année, il y a donc 27 ans, je présentais "Le Maître de Forges" avec Henri Rollan et Gaby Morlay. Ce fut le début des grands succès de cette salle. Plus de 70,000 personnes ont applaudi ce film en deux semaines.

J'ai présenté "Le Maître de Forges" à nouveau après la guerre, cette fois avec Jean Chevrier et Hélène Perdrière. Un autre succès, 80,000 personnes en quinze jours.

Cette semaine, je présente un nouveau "Maître de Forges", en Cinémascope et en couleurs... C'est le plus beau "Maître de Forges" jamais produit. Tout est parfait dans ce film: les acteurs, Philippe Derblay, un beau garçon très sympathique. Claire de Beaulieu, ravissante et adorable jeune fille, le duc de Bligny, arrogant, grand seigneur. J'invite tous les cinéphiles à voir "Le Maître de Forges", dans sa nouvelle version Cinémascope-couleurs.

J.-A. DESEVE

Président et directeur général de Compagnie France-Film

Cf. LA PRESSE, samedi 26 novembre 1960.